

A une enfant, Fille du poète.

Céleste fille du poète. La vie est un hymne à deux voix. Son front sur le tien se redote. Sa lyre chante sous tes doigts.

Sur tes yeux quand sa bouche pose Le baiser calme et sans frisson. Sur la paupière blanche et rose Le doux baiser à plus de son.

Dans ses bras quand il te soulève Pour te montrer au ciel j'ai vu. Qu'il croit voir son plus divin rêve Qu'il te caresse sur ses genoux.

Quand son doigt te permet de lire Les vers qu'il vient de soupçonner, On dirait l'âme de sa lyre Qui se penche pour l'inspirer.

Il récite : une larme brille Dans ses yeux attachés sur lui. Dans cette larme de sa fille Son cœur nage, sa gloire à lui!

Du chant que ta bouche répète Son cœur ému joutit deux fois. Céleste fille du poète, La vie est un hymne à deux voix.



MAE LYON. Avec "McFaddens Flats", au Crescent.

Mondanités.

M. et Mme I. H. Stauffer sont partis hier pour Philadelphie, et seront pendant quelque temps les hôtes de M. et Mme Henry M. Presson qui occupent leur résidence d'été dans les environs.

Mme Sylvester P. Walmesley, Jno., est de retour d'un séjour à Warren, Wis., chez Mme T. J. Semmes.

Mardi soir à six heures, sera célébré à la résidence de M. et Mme Philip Nott, rue Quartier, le mariage de leur fille, Mlle Béatrix Kennedy, avec le Dr Alexander Ficklen.

Un tour pour New-York d'où il s'embarquera pour l'Europe où il va passer quelques semaines.

Mlle Alice Miller passe quelque temps à Flat Rock, C. du N., avant d'aller rejoindre à Atlantic City sa mère, Mme Branch K. Miller.

M. et Mme John Pemberton Baldwin qui voyagent en Europe depuis plusieurs mois, sont de retour à la résidence de M. et Mme John Pike, à Paris. Leur retour en Amérique s'effectuera cette semaine.

De Santa Barbara vient l'annonce des fiançailles de Mlle Rebecca Kruttschnitt, la fille de M. et Mme Julius Kruttschnitt, de Chicago, avec M. Henry Clifford Woodhouse de Montréal.

M. et Mme Samuel S. Labouisse et leurs enfants sont les hôtes du Juge et Mme F. A. Monroe, à la Passe Christian.

M. et Mme Gus Bicoau sont de retour de Hendersonville, C. du N., où ils ont passé la saison.

Le Col. et Mme George Soule et Mlle Mary et Mlle Lillie Soule sont actuellement à Asheville.

Mme Charles Farwell est partie mercredi pour Sewanee, Tenn.

M. et Mme Joseph T. Buddecke et leur fils Edouard, sont partis hier pour la Baie St Louis où ils seront pendant quelques semaines les hôtes de M. et Mme G. E. Pfitzer.

M. Alfred Grima est de retour d'un voyage dans les états de la Nouvelle Angleterre, et d'un séjour à New York chez son beau-frère et sa sœur, M. et Mme Bradish G. Johnson.

Mme W. S. Krumbhaar est actuellement l'hôte de M. et Mme S. D. McAllister, à Orillia Canada.

Mme Edward W. Bodd partira cette semaine pour Atlantic City.

M. John T. Whitaker est parti Jeudi pour la Californie.

Le mariage de Mlle Delphine Charles, la fille de M. et Mme Richard S. Charles, avec M. Gilbert Dupré, Jr, sera célébré mardi le 12 Sept, à 4 heures du soir à la résidence des parents de la future mariée.

Mlle Mary Cleveland partira prochainement pour Madison, Conn.

Mme C. A. Lelong et son fils Chasfrax, passent quelque temps avec Mme John T. Moore sur la plantation Waubun.

Mlle Vera von Mysenbug est en ce moment chez sa sœur, Mme Rathbooe DeBuss, à Columbia, Conn.

M. et Mme John A. Hillery sont de retour d'un séjour à la Passe Christian.

M. Edmund Ernest Richardson est arrivé hier de Hot Springs, Vie, où il a été l'hôte de M. et Mme Edgar H. Bright.

M. et Mme Hennen Jennings et Mlle Katherine Jennings sont de retour de Californie.

Mlle Edith McCay est en visite chez M. et Mme Locke Breauz à la Passe Christian.

Le Dr et Mme More Sniat et leur famille passent quelque temps à Ocean Springs.

Mme Hunt Henderson est de retour d'un séjour à Biloxi.

Mme Charles Parlange passe l'été chez sa fille, Mme Lee, à New Roads, Lae.

M. et Mme Jefferson Wenck sont de retour d'un voyage à l'Ouest.

Mlle Nellie Farwell est partie récemment pour Atlantic City.

Le Dr et Mme Louis LeBeuf sont de retour du Canada où ils ont passé quelques semaines après un séjour à Boston.

M. et Mme J. Hermann sont partis pour New York samedi dernier.

M. William Henderson est de retour d'un voyage au Nord.

Mme Lucien DeBuss, est repartie pour la Passe Christian où elle passera la fin de la saison avec M. et Mme Albert Magonis.

Mlle Evelyn Lewis est en visite chez Mlle Alexander, à Alexandria, Lae.

Mlle Leola Stanton et Mlle Céleste Stauffer seront prochainement les hôtes de Mme George Q. Whitney et de Mlle Marie Elise Whitney à Southampton.

M. et Mme John May et leurs enfants sont partis pour le Colorado et iront ensuite à Minneapolis.

M. T. S. McLaughlin passe quelque temps à New-York.

Les dernières nouvelles reçues de M. et Mme George Denegre qui voyagent en Europe depuis quelques mois, annoncent leur arrivée à Paris.

Mlle Mary Ellis Leake est actuellement l'hôte de son frère et de sa belle-sœur, le Dr et Mme William W. Leake, à Fond-du-Lac, Wis.

Mlle Mathilde Kilpatrick passe quelque temps avec Mme John Minor, sur l'habitation Southdown.

Mlle Amelia Baldwin va bientôt aller passer quelque temps au lieu de sa sœur, Mme Marie et Mlle Henry F. Baldwin, Jr.

M. et Mme J. Bornemann passent la fin de la saison à Toxaway, C. du N.

M. et Mme Joseph L. Onorato ont été récemment les hôtes de M. et Mme George H. Dunbar à Biloxi.

Mme James B. Bush et ses enfants sont à Sewanee, Tenn., pour quelques semaines.

M. Sandolph Dugue est de retour d'un voyage à French Lick Springs.

Mme E. E. McIlhenny et Mlle S. A. McIlhenny sont parties récemment pour New York.

Mlle Hilda Flotta passe quelques semaines à Hammond, Lae.

M. E. H. Farrar était à Boston pendant son séjour.

Mlle Mary Homer passe quelques jours chez Mme J. H. Morrison, à New-Roads, Lae.

M. et Mme Nelvin P. Billups sont de retour d'un voyage au nord.

M. et Mme George Mather passent quelque temps à Toxaway, C. du N.

Mme Charles A. Farwell est partie vendredi pour Sewanee, Tenn.

Mme Henry Roder et Mlle Hilda Roder passent quelques semaines à Mississippi City.

M. Victor Despommiere est attendu du Canada ces jours-ci.

Mme James Freret passe quelque temps à Mandeville.

Mme Claude Liebman est de retour d'un séjour à la Passe Christian.

M. et Mme George B. Matthea sont à la Passe Christian pour quelques semaines.

Mlle Anita Wogan est de retour de Waveland où elle a passé quelques jours avec Mlle Mathilde Merrill.

Mme A. B. Wood est partie récemment pour le Colorado.

Mme Alfred Livaudais passe quelque temps à Mandeville.

Mlle Cora Witherspoon est partie pour New York hier.

de Saint-Cloud, oubliant qu'il avait été détruit et pillé par les Allemands.

Je la rassurai néanmoins et déclarai me porter garant du respect qui lui serait témoigné.

Le trajet, est-il besoin de le dire, s'accomplit sans incident. L'Impératrice avait pris place, avec sa suite, dans la berline de son frère, le Prince de Galles, qui avait été attelée au rapide de Paris et que l'on accrocha ensuite au rapide de Nice, car l'auguste voyageuse se rendait à Bordighera, sur la Riviera italienne.

Pendant le bref arrêt que nous fîmes à Paris, elle n'osa quitter son wagon, mais lorsque nous arrivâmes le lendemain matin à Marseille elle me dit :

—J'ai terriblement envie de prendre un peu d'exercice, voilà dix huit heures que je suis dans cette voiture!

—N'hésitez pas, Madame, lui répliquai-je aussitôt, je vous assure qu'il ne vous arrivera rien de désagréable.

Elle se décida alors à m'écouter. Elle descendit sur le quai et se promena au milieu des voyageurs. Accueillie de tous côtés par des marques de déférence, — car bien entendu, son incognito avait été trahi comme il convient à un incognito — elle se sentit soudain rassurée qu'elle descendait à partir de ce moment à tous les arrêts. Elle mettait même, au fur et à mesure que sa confiance renaissait, de moins en moins d'empressement à regagner son wagon, si bien qu'elle faillit manquer son train à Nice et que, lorsque je pris congé d'elle à Bordighera jusqu'au jour où je l'avais accompagnée, elle s'écria en me tendant sa main à baiser :

—Excusez-moi, mes craintes étaient absurdes, maintenant, je n'ai plus qu'un désir : celui de faire un nouveau séjour en France.... Qui sait ! l'année prochaine peut-être....

Je n'eus pas l'honneur de la revoir, je n'entendis plus rien d'elle jusqu'aux obsèques de la Reine Victoria.

Comme je m'étonnais de ne point l'y rencontrer et que j'en demandais le motif à son chambellan le comte Wedel aux côtés duquel j'étais placé pendant la cérémonie funèbre dans la chapelle de Windsor :

—Hélas, me dit-il, notre pauvre Impératrice est clouée au lit par une atroce maladie. Songez à ce qu'elle peut souffrir, son corps n'est plus qu'une vivante pie!

Quelques mois après, elle était morte.

Si je n'ai eu qu'une vision en quelque sorte fugitive de cette aimable souveraine, dans la dernière bien que moins tragique, que celle de l'Impératrice Elisabeth d'Autriche ne fut guère plus heureuse, j'ai eu en revanche l'occasion de me rencontrer d'une façon beaucoup plus suivie avec deux de ses sœurs : la Princesse de Schleswig Holstein et surtout la Princesse Henri de Battenberg.

Autant on pouvait dire qu'elles se ressemblaient par l'admirable piété filiale qu'elles témoignaient à leur mère, autant elles différaient quant à leur caractère. Autant la première que l'on désigne familièrement du nom de Princesse Christian se montre, en effet, communicative avec ceux qui l'entourent, autant l'autre paraît, en comparaison, silencieuse et presque renfermée, sans qu'il y ait pourtant de sa part la moindre affectation, j'ai même rarement connu de princesse plus simple et plus accueillante aux humbles. Ce contraste d'attitude tient, je crois, à la différence de leur tempérament et de leurs goûts. La Princesse Christian a hérité des vertus domptiques des princesses allemandes : elle s'intéresse surtout aux questions philanthropiques et sociales ; la Princesse Henri éprouve, au contraire, une attirance marquée pour la littérature et pour les arts qu'elle cultive avec un réel talent : aussi comme tous ceux dont le cerveau travaille souvent, elle aime à s'isoler du monde extérieur.

J'ai d'ailleurs moins connu la Princesse Christian que sa sœur, pour la bonne raison qu'elle accompagnait en France la Reine Victoria moins souvent que la Princesse Henri ; je me souviens pourtant qu'elles revinrent ensemble en Angleterre certaine année, et à ce propos on me permit de rappeler un petit incident qui montre combien les grands de la terre sont parfois sensibles aux plus légères attentions.

Le train royal qui avait quitté Nice dans la matinée venait de s'arrêter vers cinq heures de l'après-midi, comme il en avait l'habitude, dans une petite gare de campagne entre Avignon et Tarascon, afin de permettre à la Reine de prendre son "five o'clock tea" sans être incommodée par les secousses de la marche, lorsque la princesse Christian m'aperçut qui battait la semelle sur le quai, descendant le prochain wagon, elle se mit à me parler de ses enfants.

—Quand je pense, me dit-elle, avec une certaine mélancolie, que ma fille Victoria aura demain trente ans — car c'est demain son "birthday" — comme le temps passe vite!

La Princesse Victoria était également du voyage. Aussi, dès que la Princesse Christian m'eût quitté, je griffonnai une dépêche au commissaire spécial de Caen, où nous devions le lendemain matin stopper quelques minutes avant d'atteindre Cherbourg, lui donnant l'ordre de préparer un bouquet qu'il devait me remettre au passage du train.

Le lendemain, en effet, lorsque nous entrâmes en gare de Caen, le bouquet m'attendait : un modeste bouquet composé de toutes les fleurs champêtres que mon brave commissaire avait fait pousser à la rosée du matin. Je le présentai aussitôt à la Princesse Victoria en lui offrant les vœux de joyeux "birthday".

Je ne sais qui fut le plus ému de la Reine et des deux Princeses ou de moi pour la reconnaissance affectueuse qu'elles me témoignèrent toutes trois!

Mais ainsi que je l'ai rappelé ailleurs, de toutes les filles de la Reine Victoria, c'est la Princesse Henri de Battenberg que j'ai le mieux connue. Cela s'explique : elle ne quittait presque jamais son auguste mère depuis le jour où, douloureusement frappée dans son amour conjugal, sa détresse d'âme avait trouvé dans la tendresse de cette mère si délicatement compatissante à toutes les douleurs, un refuge et un apaisement.

Entre ces deux femmes une étroite communion s'était formée : la Princesse Henri était devenue la confidente des pensées de la Reine Victoria et aussi, bien souvent, l'intermédiaire de ses généreuses discrétions. Elle s'était installée à Nice dans la magnifique villa Lisier tout proche de l'hôtel où habitait la Souveraine. J'y allais dans ses magnifiques jardins grandir et cueillir les quatre enfants de la Princesse : les Princes Alexandre, Maurice et Léopold et la petite Princesse Ena, sans me douter que je verrais un jour sur ses beaux cheveux d'or qui flottaient alors au vent, se poser la couronne de Charles-Quint et de Philippe II.... J'ai vu chaque jour, pendant nombre d'années, ces mêmes enfants sauter de joie devant l'apparition de leur grand-mère....

C'était, en effet, une des plus douces joies de la Reine Victoria que cette promenade quotidienne dans le parc de la villa Lisier. Elle s'y faisait conduire dans sa "pony chaise", traînée par Jacquot, l'âne légendaire, que surveillait gravement le serviteur vindicatif dont le costume aux couleurs ardentes tranchait sur la verdure comme une fleur montreuse. Sans hâte et sans cahots, avec une douceur infinie, le petit équipage s'avavançait à travers les allées qu'ombrageaient de leurs cheveux luxuriants les oliviers, les pins et les eucalyptus. La Reine qui tenait les guides par la forme, cherchait du regard ses petits enfants habituellement tapis dans les corbeilles de fleurs ou cachés derrière les arbustes, heureux de recommencer éternellement l'innocent complot d'une surprise — toujours la même — qu'ils tramèrent contre leur grand-mère et qui consistait à surgir brusquement autour d'elle. Parfois c'était un volant, un cerceau, qui venait s'égarer dans les jambes de Jacquot. — "Jacquot arrête-toi !..." criaient les petits. Et Jacquot bienveillant s'arrêtait, d'autant qu'il comptait avec raison que sa princesse serait récompensée d'un bout de sucre.

Dans cette oasis merveilleuse, la Princese de Battenberg passa de longues heures, partageant ses loisirs entre l'éducation de ses enfants qu'elle surveillait et dirigeait elle-même, et ses travaux intellectuels auxquels elle s'adonnait avec ferveur.

Elle dessinait et elle peignait ; à cette époque, fort agréablement ; aussi n'oubliait-elle jamais d'emporter son album d'esquisses et ses crayons lorsqu'elle accompagnait la Reine dans ses promenades aux environs de Nice ; elle prenait, en effet, des croquis pendant que l'on préparait le thé dans quelque site pittoresque où l'équipage royal faisait régulièrement une longue halte.

Excellente musicienne, elle jouait de l'harmonium au service religieux du dimanche que l'on célébrait dans la chapelle de l'hôtel Regina et il lui arrivait fréquemment d'entrer dans les églises catholiques à l'heure des offices afin d'écouter la musique sacrée pour laquelle elle éprouvait une grande prédilection. C'est ainsi qu'elle appréciait tout particulièrement le talent d'un jeune organiste, M. Pons, aujourd'hui un compositeur distingué, et qui tenait alors les grandes orgues à Notre-Dame de Nice. Cet artiste, qui était du Midi, possédait un remarquable don d'improvisation qui émerveillait la Princesse à tel point qu'elle en parlait constamment à la Reine.

—Vous devriez l'entendre, lui disait-elle.

—Mais il ne peut transporter ses orgues à l'hôtel ! répondait en souriant la Souveraine.

—Pourquoi n'iriez-vous pas à son église ? Je vous assure que vous ne le regretteriez pas....

La Reine, qui se laissait facilement convaincre par sa fille, finit par consentir à entrer un après-midi à Notre-Dame, à la condition qu'elle y serait seule avec sa

suite pendant le petit concert qu'improviserait pour elle l'organiste.

La princesse de Battenberg ravie d'être arrivée à ses fins, me fit mille recommandations pour que la Reine eût la joie d'une belle surprise artistique.

—Veuillez, m'avant-le dit, à ce qu'il n'y ait personne dans l'église ; recommandez à M. Pons de se surprendre....

J'allai voir le curé et l'organiste. Le premier, très courtoisement promit qu'il prendrait toutes mesures nécessaires pour que son église fut complètement évacuée pendant la visite de Sa Majesté, quant au second, l'honneur que lui accordait la Reine lui tournait un peu la tête : il se voyait l'égal de Bach et il eut toutoyé Mozart s'il l'avait rencontré!

A l'heure fixée, le landau royal s'arrêta devant le porche de l'église ; la Reine accompagnée de la Princesse, de quelques personnes de sa suite, dont j'étais, pénétra dans la grande nef obscure, dévêtu où quelques veilles seules allumaient des étoiles d'or. Quand elle eut pris place dans un fauteuil que j'avais fait apporter, Pons, du haut de ses orgues versa sur nos têtes des flots d'harmonie.

Kien n'eut troublé ce recueillement, si soudain, un énorme chat noir qui rôdait depuis un moment derrière les piliers, ne s'était, sans que nous nous apercevions, approché jusqu'à l'imprescriptiblement sacré et n'avait irrespectueusement sauté sur les genoux de Sa Majesté! Jugez de l'émotion ! On le chassa une prévoyante fois. Il revint. On voulut le chasser encore. Mais il était obstiné dans ses affections. Il revint encore. La Reine, plus surprise que fâchée, prit alors son parti de cette singulière aventure. Elle caressa l'animal et le garda près d'elle jusqu'à la fin du concert....

Je ne saurais dire la chapite de mes séjours avec la famille royale à Nice sans rappeler que j'eus également, durant les villégiatures, l'occasion de me trouver avec la marquise de Lorne, aujourd'hui duchesse d'Argyll, et le duc de Connaught ; j'accompagnai enfin la Reine Alexandra chaque fois qu'elle traversait la France....

Les années ont passé, et ce n'est pas sans fierté que je songe aujourd'hui que de cette glorieuse famille royale d'Angleterre j'ai connu quatre générations!

Et voilà pourtant qui ne me rejoint pas....

Leurs Majestés...

Souvenirs et Impressions de M. Xavier PAOLI.

La Reine Victoria et ses filles.

Puisque je me suis promis d'évoquer ici deux des membres de la famille royale que mes longs et fréquents séjours auprès de la Reine Victoria m'ont donné l'occasion de fréquenter, je ne saurais omettre de mentionner une princesse qui aujourd'hui disparue, femme de haute intelligence et de grand cœur, à qui la vie ne sut point épargner les plus cruels chagrins après lui avoir accordé les plus orgueilleuses destinées : je veux parler de l'Impératrice Frédéric d'Allemagne, fille aînée de la Reine Victoria et mère de Guillaume II.

Je fis sa connaissance dans des circonstances assez curieuses. C'était pendant la revue navale passée par la Reine Victoria à l'occasion de son jubilé en 1897. Invité par faveur spéciale à assister à ce magnifique spectacle à bord de "l'Alberta", je contemplais d'un regard émerveillé la majestueuse flotte de cuirassés au milieu de laquelle le yacht royal venait de s'engager, lorsque j'entendis une voix qui me disait dans un langage italien :

—Bongiorno, signor Paoli. Je me retournai. Une femme encore jeune d'allure sinon de visage, et qu'aurait-on, sous un chapeau de deuil, une couronne de cheveux gris, s'avavançait vers moi, la main tendue :

—Je vois, ajouta-t-elle en souriant, à ma surprise, que vous ne me connaissez pas ? Je suis l'Impératrice d'Allemagne. J'ai beaucoup entendu parler de vous et je désirais vous connaître pour vous remercier des attentions que vous avez eues pour ma mère.

Et, tandis que tout en m'inclinant, je songeais combien il était peu banal pour un Français de rencontrer sur un bateau anglais une Impératrice d'Allemagne qui vous parlait italien, elle continua :

—Je sais que vous êtes Corse, et c'est pourquoi je vous parle votre langue que j'ai apprise à Florence et que j'aime autant que ma propre langue.

L'Impératrice Frédéric était, en effet, remarquablement cultivée, comme toutes les princesses anglaises, elle savait presque aussi bien le français que l'italien et ne s'exprimait presque jamais en allemand, si ce n'est avec son chambellan, le comte Wedel. Durant notre entretien je pus constater qu'elle s'intéressait vivement à notre pays : elle me posa mille questions sur les choses de France et notamment sur les artistes français.

—J'admire beaucoup les œuvres de M. Detaill', me dit-elle, et après un silence :

—Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble à l'Empereur mon fils ?

Je n'osai pas être prudent : —N'ayant jamais vu l'Empereur Guillaume, répondis-je, je ne saurais répondre à Votre Majesté.

Je ne le revis plus que deux ans après, lorsqu'elle traversa le territoire français pour se rendre d'Angleterre en Italie. Elle était cette fois heureuse et inquisite :

—Me répondez-vous, interrogea-t-elle en débarquant à Calais, qu'il ne m'arrivera rien de fâcheux d'ici la frontière d'Italie ?

—Que craignez-vous donc, Madame ? lui demandai-je.

—Vous oubliez, M. Paoli, que je suis Impératrice d'Allemagne, et qu'à ce titre je ne suis pas sympathique à ce pays. Si on allait me reconnaître ! Il y a des souvenirs, vous le savez bien, que la patrie française n'oublie pas. Elle faisait non seulement allusion aux événements de 1870, mais à la fâcheuse impression qu'avait produite à Paris la visite qu'elle avait faite quelques années auparavant — et sans arrière-pensée — aux ruines du palais

de Saint-Cloud, oubliant qu'il avait été détruit et pillé par les Allemands.

Je la rassurai néanmoins et déclarai me porter garant du respect qui lui serait témoigné.

Le trajet, est-il besoin de le dire, s'accomplit sans incident. L'Impératrice avait pris place, avec sa suite, dans la berline de son frère, le Prince de Galles, qui avait été attelée au rapide de Paris et que l'on accrocha ensuite au rapide de Nice, car l'auguste voyageuse se rendait à Bordighera, sur la Riviera italienne.

Pendant le bref arrêt que nous fîmes à Paris, elle n'osa quitter son wagon, mais lorsque nous arrivâmes le lendemain matin à Marseille elle me dit :

—J'ai terriblement envie de prendre un peu d'exercice, voilà dix huit heures que je suis dans cette voiture!

—N'hésitez pas, Madame, lui répliquai-je aussitôt, je vous assure qu'il ne vous arrivera rien de désagréable.

Elle se décida alors à m'écouter. Elle descendit sur le quai et se promena au milieu des voyageurs. Accueillie de tous côtés par des marques de déférence, — car bien entendu, son incognito avait été trahi comme il convient à un incognito — elle se sentit soudain rassurée qu'elle descendait à partir de ce moment à tous les arrêts. Elle mettait même, au fur et à mesure que sa confiance renaissait, de moins en moins d'empressement à regagner son wagon, si bien qu'elle faillit manquer son train à Nice et que, lorsque je pris congé d'elle à Bordighera jusqu'au jour où je l'avais accompagnée, elle s'écria en me tendant sa main à baiser :

—Excusez-moi, mes craintes étaient absurdes, maintenant, je n'ai plus qu'un désir : celui de faire un nouveau séjour en France.... Qui sait ! l'année prochaine peut-être....

Je n'eus pas l'honneur de la revoir, je n'entendis plus rien d'elle jusqu'aux obsèques de la Reine Victoria.

Comme je m'étonnais de ne point l'y rencontrer et que j'en demandais le motif à son chambellan le comte Wedel aux côtés duquel j'étais placé pendant la cérémonie funèbre dans la chapelle de Windsor :

—Hélas, me dit-il, notre pauvre Impératrice est clouée au lit par une atroce maladie. Songez à ce qu'elle peut souffrir, son corps n'est plus qu'une vivante pie!

Quelques mois après, elle était morte.

Si je n'ai eu qu'une vision en quelque sorte fugitive de cette aimable souveraine, dans la dernière bien que moins tragique, que celle de l'Impératrice Elisabeth d'Autriche ne fut guère plus heureuse, j'ai eu en revanche l'occasion de me rencontrer d'une façon beaucoup plus suivie avec deux de ses sœurs : la Princesse de Schleswig Holstein et surtout la Princesse Henri de Battenberg.

Autant on pouvait dire qu'elles se ressemblaient par l'admirable piété filiale qu'elles témoignaient à leur mère, autant elles différaient quant à leur caractère. Autant la première que l'on désigne familièrement du nom de Princesse Christian se montre, en effet, communicative avec ceux qui l'entourent, autant l'autre paraît, en comparaison, silencieuse et presque renfermée, sans qu'il y ait pourtant de sa part la moindre affectation, j'ai même rarement connu de princesse plus simple et plus accueillante aux humbles. Ce contraste d'attitude tient, je crois, à la différence de leur tempérament et de leurs goûts. La Princesse Christian a hérité des vertus domptiques des princesses allemandes : elle s'intéresse surtout aux questions philanthropiques et sociales ; la Princesse Henri éprouve, au contraire, une attirance marquée pour la littérature et pour les arts qu'elle cultive avec un réel talent : aussi comme tous ceux dont le cerveau travaille souvent, elle aime à s'isoler du monde extérieur.

J'ai d'ailleurs moins connu la Princesse Christian que sa sœur, pour la bonne raison qu'elle accompagnait en France la Reine Victoria moins souvent que la Princesse Henri ; je me souviens pourtant qu'elles revinrent ensemble en Angleterre certaine année, et à ce propos on me permit de rappeler un petit incident qui montre combien les grands de la terre sont parfois sensibles aux plus légères attentions.

Le train royal qui avait quitté Nice dans la matinée venait de s'arrêter vers cinq heures de l'après-midi, comme il en avait l'habitude, dans une petite gare de campagne entre Avignon et Tarascon, afin de permettre à la Reine de prendre son "five o'clock tea" sans être incommodée par les secousses de la marche, lorsque la princesse Christian m'aperçut qui battait la semelle sur le quai, descendant le prochain wagon, elle se mit à me parler de ses enfants.

—Quand je pense, me dit-elle, avec une certaine mélancolie, que ma fille Victoria aura demain trente ans — car c'est demain son "birthday" — comme le temps passe vite!

La Princesse Victoria était également du voyage. Aussi, dès que la Princesse Christian m'eût quitté, je griffonnai une dépêche au commissaire spécial de Caen, où nous devions le lendemain matin stopper quelques minutes avant d'atteindre Cherbourg, lui donnant l'ordre de préparer un bouquet qu'il devait me remettre au passage du train.

Le lendemain, en effet, lorsque nous entrâmes en gare de Caen, le bouquet m'attendait : un modeste bouquet composé de toutes les fleurs champêtres que mon brave commissaire avait fait pousser à la rosée du matin. Je le présentai aussitôt à la Princesse Victoria en lui offrant les vœux de joyeux "birthday".

Je ne sais qui fut le plus ému de la Reine et des deux Princeses ou de moi pour la reconnaissance affectueuse qu'elles me témoignèrent toutes trois!

Mais ainsi que je l'ai rappelé ailleurs, de toutes les filles de la Reine Victoria, c'est la Princesse Henri de Battenberg que j'ai le mieux connue. Cela s'explique : elle ne quittait presque jamais son auguste mère depuis le jour où, douloureusement frappée dans son amour conjugal, sa détresse d'âme avait trouvé dans la tendresse de cette mère si délicatement compatissante à toutes les douleurs, un refuge et un apaisement.

Entre ces deux femmes une étroite communion s'était formée : la Princesse Henri était devenue la confidente des pensées de la Reine Victoria et aussi, bien souvent, l'intermédiaire de ses généreuses discrétions. Elle s'était installée à Nice dans la magnifique villa Lisier tout proche de l'hôtel où habitait la Souveraine. J'y allais dans ses magnifiques jardins grandir et cueillir les quatre enfants de la Princesse : les Princes Alexandre, Maurice et Léopold et la petite Princesse Ena, sans me douter que je verrais un jour sur ses beaux cheveux d'or qui flottaient alors au vent, se poser la couronne de Charles-Quint et de Philippe II.... J'ai vu chaque jour, pendant nombre d'années, ces mêmes enfants sauter de joie devant l'apparition de leur grand-mère....

C'était, en effet, une des plus douces joies de la Reine Victoria que cette promenade quotidienne dans le parc de la villa Lisier. Elle s'y faisait conduire dans sa "pony chaise", traînée par Jacquot, l'âne légendaire, que surveillait gravement le serviteur vindicatif dont le costume aux couleurs ardentes tranchait sur la verdure comme une fleur montreuse. Sans hâte et sans cahots, avec une douceur infinie, le petit équipage s'avavançait à travers les allées qu'ombrageaient de leurs cheveux luxuriants les oliv